

9

LE PREMIER CHANT

Gonflé à bloc, je me lance dans mon travail de prédicateur. Je me sens soutenu. J'ai de grosses unités derrière moi : les forces vives de la création, et mon ramdam suscite rapidement des échos chez des instits qui trouvent leur bonheur dans ces livres étonnants, un appui pour leur pédagogie, de la matière première du meilleur choix, ainsi qu'un ferment pour faire lever la pâte de leurs rêves de citoyens. À cette époque, une grosse majorité d'enseignants – des plus tièdes aux plus bouillants – espérait bien que l'union de la gauche, emmenée par le PS, balayerait enfin la droite aux législatives de 1978. Ceux que j'arrive à rameuter comptent parmi les plus chauds et leur engagement en faveur d'une édition qui nous sorte de la loi des séries, se colore manifestement des nuances de leur engagement politique, syndical, humaniste, tiers-mondiste... Autrement dit, le camp du progrès, du mouvement, de l'ouverture, de la compréhension compassionnelle, de la modernité. N'ayons pas peur des

mots : les bons ! En face, l'immobilisme, l'instinct de conservation, les tenants du c'est-bien-comme-ça-ne-changeons-rien, grands propriétaires fonciers de prés carrés, fourbes, malins, aussi égoïstes qu'on est généreux dans l'autre camp, forcément bourgeois.

Au-dehors, plutôt sûr de moi et provocateur. À l'intérieur, perclus d'incertitudes, rongé par la trouille, angoissé par la moindre prise de parole, ruminant pendant des jours et des jours, les erreurs ou les occasions manquées au cours de réunions qui m'ont laissé insatisfait, revivant les échanges avec des contradicteurs qui m'ont cloué le bec, sans que j'aie su leur opposer l'argument imparable, je me trouve inapte, illégitime et infiniment léger. Une sorte d'illusionniste qui sauve les apparences, trop frêle pour assumer les conséquences des pétards qu'il s'évertue à allumer. Le complexe de l'autodidacte, en somme.

Ce qui me donnerait du poids ? Éditer ! Et ainsi, mettre mes actes en conformité avec mes paroles. « *Si tu les trouves si chouettes ces livres, vas-y, fais-en autant !* »

Il faut que j'écrive, que j'entre dans la danse des bouquins, par cette porte-là. Publier, payer de ma personne, parler par ma voix, avancer à découvert. Faute de quoi, je ne suis que de la mauvaise graine d'agitateur.

Tout ce que j'organise avec mes collègues instits laïcs, manquera de crédibilité tant que je n'aurai pas transformé par l'édition.

À nouveau confronté au pragmatisme inculqué à l'école du TNS. Les profs à qui l'on venait expliquer notre conception d'un personnage et qui nous renvoyaient sur la scène d'un imparable :

— N'explique pas. Montre !

Obligation d'efficacité.

Un copain s'amuse à superposer des diapos, pour faire des clichés des mélanges obtenus. Ses images me donnent des idées. Quelques éléments : une femme, des cygnes sur un lac, un pierrot, une atmosphère intemporelle...

Je commence par écrire des poèmes sur ces images. Un récit s'amorce, une ambiance, puis une histoire se précise à mesure que je l'invente. Je définis des personnages, un thème. C'est un conte.

« Il était une fois une femme, maîtresse d'une cité magnifique rongée par un mal sournois.

Ce mal ? La perte de son enthousiasme. Elle n'est plus capable de créer et sa ville est reprise par la nuit.

Le remède ? Un enfant, croit-elle. Pour se l'approprier et détourner son énergie printanière.

La femme croit parvenir à ses fins, par autorité et intimidation. Mais l'enfant, après un temps de docilité, se révèle insaisissable et lui échappe. Il a pris conscience de ses talents et les utilise alors pour composer son Premier chant. »

Je termine ce texte au printemps de 1978. J'ai l'impression d'avoir écrit une déclaration d'amour, un manifeste. Je suis soulagé d'avoir déposé ce fardeau. Ce soulagement dure quelques heures, une journée au mieux, puis l'angoisse me reprend. Pas de quoi pavoiser ! Ce que j'ai écrit reste invisible. Je n'ai toujours rien montré.

Est-ce que ce conte est publiable ? Par qui ? Il suffit de poser la question à ceux qui peuvent me répondre. Non seulement, je possède leurs noms, adresses, numéros de téléphone, mais en plus je les connais, je suis même devenu un de leurs interlocuteurs. Alors ?

Mais ce n'est parce qu'une porte est ouverte qu'on la franchit le cœur léger. En effet, j'arrive cette fois-ci devant mes éditeurs-camarades-de-combat les mains pleines, non d'un projet qui vise à assurer la promotion de leur production, mais de... moi-même, en toute intimité de

fantasmes ruminés, d'idéalisme sentimental, bref d'écriture d'élève écrivain. Et rien ne dit que ce simple appareil qui me fait pudiquement baisser les yeux lorsque je m'observe à la dérobée dans mon miroir, me laissera à mon avantage lorsque je me présenterai devant eux !

Première épreuve : rédiger la lettre d'accompagnement de mon manuscrit.

Comment la tourner ? « Suite, à notre récente conversation, j'ai enfin décidé de mettre mes actes en conformité avec mes paroles et... » Mais non ! Je ne peux pas écrire des choses que je n'oserais même pas dire ! Je reprends : « Je suis heureux de vous faire parvenir... » Je relève déjà la tête. Je bloque, en ironisant à voix basse. « Tu trouves qu'il y a vraiment de quoi être heureux d'avoir pondu cet œuf ? » En avançant ma joie, de prime abord, je suscite celle de mon interlocuteur, comme si j'étais certain de sa réaction, et que... Bon ! Je recommence. « Je vous prie de trouver ci-joint, un manuscrit dont je suis l'auteur... » Et je m'arrête encore, fauché dans mon élan. Évidemment que j'en suis l'auteur. C'est pas mon arrière-grand-père qui m'a planqué ce texte dans une malle de son grenier !

En fait tu crèves d'envie de dire seulement ceci : « Voilà. J'ai écrit cette histoire, et, vu d'une part

l'admiration que j'ai pour votre travail, vu d'autre part l'authenticité passionnée qui transparaît dans mes lignes, vous auriez autant d'intérêt que moi à la publier, afin que, me comptant parmi les poulains de votre écurie, nous puissions poursuivre, plus que jamais partenaires, notre magnifique chevauchée, au service de notre cause commune : l'intérêt supérieur des enfants. Répondez-moi vite que vous êtes de mon avis. Je suis impatient de vous entendre. »

Après dix-quinze tentatives, où tu te contorsionnes dans des variantes de cette idée, tu finis par te fendre d'un courrier maladroit, sans te douter que le type à qui tu t'adresses ne lira certainement pas ta bafouille.

Mon « *Premier chant* » a beaucoup pérégriné, en commençant son voyage par François Ruy-Vidal, évidemment, qui, hélas, quitte Delarge. Il négocie son arrivée aux éditions de l'Amitié, avec pas mal de projets bien avancés sous le bras, qui attendent une occasion propice depuis longtemps, parmi lesquels un magnifique *Secret du domaine* de Pascal Quignard. Nouvel éditeur, nouvelles relations. Comment vont-elles s'organiser à l'Amitié ? De quelle latitude bénéficiera-t-il dans ses choix artistiques, surtout de la part de la tutelle, Hatier ? Il n'envisage pas de nouvelles créations dans l'immédiat.

Je grimpe à nouveau vers l'édition, par la voie gravie au temps où je cherchais à caser mes poèmes, en butte à l'attente, à l'espoir et à toute la déclinaison de leurs contraires, enrichissant ma collection de lettres de refus, de nouveaux spécimens égrenant la même litanie de : « Après examen attentif de votre texte par notre comité de lecture, nous sommes désolés de vous informer qu'il ne peut trouver sa place dans nos collections... », ce qui est à la fois un sale petit prétexte à deux balles et une fichue incontestable réalité que je suis bien forcé d'admettre.

Mes tentatives d'entrer chez les éditeurs à forte diffusion ayant toutes échouées, je cherche du côté des micro-éditeurs. Problème : leur production, modeste des budgets oblige, est restreinte et ciblée sur un créneau étroit, mieux défini par la production elle-même que par le discours éditorial qui l'accompagne, à l'exception du *Sourire qui mord* et des *Femmes*, où les critères sont tracés au cordeau. J'approche *la Marelle*, sans résultat. On y publie des contes, mais leurs textes sont plus simples que le mien. Puis, je fais une tentative chez *Ipoméé*, qui vient de sortir un album époustouflant. Je le découvre à l'occasion d'un comité de rédaction de *Trousse-livres*. Texte onirique, servi par les images d'un illustrateur qui, avec déjà quelques albums, ne passe pas inaperçu. *L'histoire d'Héliacynthe*,

écrite par Nicole Maymat, l'éditrice, illustrée par Frédéric Clément. Je retrouve dans ce livre, l'ambition déployée par les albums de François Ruy-Vidal, la complicité créatrice entre texte et image, la facture soignée – grand format, couverture toilée –, affirmées avec une fermeté tranquille et assez culottée : « Pour les enfants, ce livre ! Oui madame, oui monsieur. Et pourquoi pas ? »

J'envoie mon texte, à tout hasard. (À cette époque, on est déjà largement rendus en 1979, voire 80. La gauche qui s'est ramassée aux législatives prépare hardiment le grand soir !) Je laisse passer quelques semaines, puis je me décide à téléphoner, pour me rappeler au bon souvenir de l'éditrice.

— Euh, bonjour, je m'appelle Jacques Cassabois, je vous ai envoyé un texte il y a quelque temps, euh, je ne sais pas si vous l'avez reçu, mais euh voilà, j'aurais voulu savoir si...

Et mon interlocutrice, indulgente, vient au secours de mes bafouillages :

— Bien sûr qu'on l'a reçu. On l'a même lu. Il nous plaît beaucoup. On voudrait le publier...

Un bourdonnement commence alors à me parasiter l'audition. Je n'entends plus très bien, d'autant plus que je me repasse en boucle ses quatre premières phrases, en les

suçotant comme une friandise. Pendant ce temps, la voix élégante, poursuit son idée, sans savoir que je suis en panne.

— Seulement, il faudra vous montrer patient. On veut faire un beau livre, cher et on ne sait pas comment on va le financer.

Je continue de m'incruster dans le silence.

— Et on voudrait que ce soit Frédéric qui l'illustre. Je suis sûr qu'il aimera votre texte. On le lui a envoyé, d'ailleurs. Il lui conviendra, mais il n'est pas libre pour l'instant, il est sur un travail pour nous...

— Frédéric, vous voulez dire...

— Frédéric Clément, oui.

— Ah bon !

J'essaie de me reprendre, en plaçant quelques sons articulés, questionnant un peu, par curiosité et pour évacuer l'espèce de torpeur éberluée qui m'a saisi. J'apprends ainsi que c'est Nicole Maymat elle-même, qui me parle, et que pour les délais, comptons un an et demi, deux ans c'est plus probable.

— Vous êtes d'accord ?

Tu parles que je suis d'accord ! Ma vie vient de changer de couleur. J'ai atteint mon but et les carottes sont cuites. J'ai réussi !...

Je ne me doute pas un seul instant que je n'ai couvert qu'une toute petite incertaine première étape d'un sacré bout de chemin.

En effet, pour moi, à cette époque, un livre est un objet de papier, écrit par un auteur, le cas échéant illustré par un illustrateur, imprimé par un imprimeur et vendu, tant bien que mal, par un éditeur qui cherche à se positionner le mieux possible chez les libraires. J'ai un regard de lecteur, donc de consommateur, qui ne voit que le produit fini, sans se demander pourquoi il se trouve là, sous cette apparence. Il existe, parce qu'il devait exister. S'il est écrit de cette manière, c'est qu'il ne pouvait l'être différemment. Que se passe-t-il dans la coulisse où tout se trame et se concocte ? Non seulement, je n'ai aucune idée de l'obscur réputation de l'auteur qui secrète son histoire comme un escargot sa trace, tant je n'imaginais pas mon expérience comparable à la sienne, mais je me représente encore moins l'activité quotidienne d'un jeune éditeur : ses contraintes financières, les emprunts à rembourser, le loyer à payer, le salaire congru de la secrétaire, sachant que l'éditeur petit, indépendant (à considérer que les dettes rendent indépendant !) ne se rémunère pas lui-même ou si peu, les aléas de la fabrication, de la sélection de couleurs ratée qui massacre le travail aux petits oignons de

l'illustrateur, du distributeur qui paie les ventes à trente ou quarante-cinq jours, retardant ainsi le moment où l'éditeur pourra calmer son banquier !... J'imagine, certes, ces acrobaties, mais bien vaguement. Je ne les ai jamais pratiquées et on ne les connaît par le menu, que lorsqu'elles nous donnent des sueurs froides et nous empêchent de trouver le sommeil.

Pour Nicole Maymat, comme pour d'autres éditeurs cités plus haut, faire passer ses rêves dans la matière dense et concrète d'un livre relève de l'art de l'alchimiste doublé de celui du danseur de corde. Publier est un défi aux lois de la raison économique. Chaque livre est une sorte de sursis dans la lutte impitoyable que se livrent rigueur comptable et utopie. Chaque livre est l'équilibre qui résulte de ces tensions. Il s'arrache du chaos, prend forme en vacillant, puis s'impose dans une aube imprévisible. Rien de normal là-dedans, mesdames, messieurs, comprenez-vous ? Rien d'automatique. Cela devrait vous couper le souffle, vous arracher des exclamations : « Ah ça ! C'est beau ! On croit rêver ! ». Non, chers amis spectateurs, ce n'est pas un rêve, c'est de la magie ! La grande et éternelle magie du livre ! Nos artistes vont passer dans vos rangs, merci de leur faire bon accueil si leur performance vous a plu. Et à vot' bon cœur !...

Cette représentation a continué tant bien que mal. Ces *petits* éditeurs-là, comme on les appelait alors, qui ont exploré tant de voies, y compris des impasses, par maladresse, inexpérience, manque de moyens et de rigueur... (le génie n'est pas inversement proportionnel à la taille), ont maintenu cette illusion pendant une quinzaine d'années, pour les plus coriaces. Ils m'ont fait aimer les miracles au point que je ne peux plus m'en passer.

« *Le premier chant* » sort en fait trois ans plus tard, début 1983. Une magnifique aventure. Je suis gâté. J'en connaîtrai beaucoup d'autres par la suite, jusqu'à ce jour, et chacune est unique. Mais celle-ci est la preuve que la certitude qui m'a envahi devant les albums de François Ruy-Vidal, était fondée. La voix intérieure qui me parlait alors était juste. Pas une élucubration chimérique, mais un vrai souffle qui montait des abîmes. Ceux que Rimbaud m'avait révélés, jadis.

Parmi mes compagnons d'aventure, Frédéric Clément. Il se sent à l'aise dans mon texte, comme s'il l'avait lui-même écrit. Nous nous entendons immédiatement. Quand il travaille, il me téléphone fréquemment.

— J'aimerais que tu me parles de la femme.

Je suis embarrassé. Je ne sais pas quoi lui répondre.

— Ce que je voulais en dire, je l'ai écrit, tu sais.

— Oui mais, je voudrais que tu en parles autrement.

Il a besoin que je crée autour de ces personnages, une atmosphère différente de celle des mots écrits, qui pulse d'un autre canal : ma voix, son timbre, ses inflexions, le délié d'une conversation. Il chasse le détail indicible, l'émotion, l'étincelle qui naît de ma parole et de ses rêveries. Frottements des infimes silex de nos mondes intérieurs... Il élabore ainsi ses propres visions.

Je monologue. À l'autre bout du fil, il songe, demande une précision, griffonne des croquis, puis rappelle un autre jour pour que je développe tel épisode, puis tel autre...

Parmi les autres compagnons, Nicole Maymat évidemment, et Dominique Beaufils, son complice d'Ipomée, imprimeur à Moulins. Nous nous retrouvons tous les quatre, un soir, dans un bistrot à l'Odéon. Frédéric apporte des dessins, un projet de mise en page, avec des marges occupées par des esquisses pour donner l'idée d'une création qui s'élabore, écho de la création intérieure du héros de mon histoire. Nicole apporte des échantillons de papier, des essais pour les pages de garde, qu'elle veut totalement différentes des images de Frédéric. Elles sont l'entrée dans l'univers de notre livre, le rideau qui ouvre le

combat sournois mené par la femme contre l'enfant sous sa tutelle, et elle veut leur donner toute leur importance.

Et puis Christiane Abbadie-Clerc, de la bibliothèque des enfants, du centre Pompidou, que le livre intéresse et qui prévoit une exposition au moment de sa sortie.

Et puis, notre rencontre à tous, dans l'imprimerie de Dominique, à Moulins, au moment décisif du tirage, avec Frédéric qui examine, inquiet, les premiers essais de couleurs.

Éblouissement de voir le livre prendre sa forme définitive, et celui-ci, pour une fois, c'est le mien, le nôtre. Ce Premier chant est un choral à deux voix, où l'une propose le thème, déroule la mélodie, et l'autre apporte ses ornements, ses vocalises, en variations virtuoses de... colorature. Quelle merveille !

Jacques CASSABOIS

L'ART DE L'ENFANCE

manuscrit inédit

www.jacquescassabois.com